
La littérature arabe traduite comme un reflet des mentalités étrangères : le défi de la réception de la littérature étrangère-culturelle

Translated arabic literature as a door to foreign mentalities: on the challenge of receiving foreign cultural literature

Daniel HUSSON
Université de Strasbourg / France
danielhusson@outlook.fr

Reçu: 08 03/2024, **Accepté:** 19/03/2024, **Publié:** 10/07 2024

Résumé :

Cet article examine le rôle de l'herméneutique dans la construction d'une compréhension interculturelle profonde. L'étude met en garde contre les limites de la connaissance régionale, qui ne capture qu'une partie de l'identité d'une nation. Pour saisir l'essence d'une culture, il est nécessaire de s'immerger dans sa littérature, qui reflète ses modes de pensée, ses sentiments et son contenu intellectuel et émotionnel. L'analyse de la littérature contemporaine d'Afrique du Nord, inspirée par la poésie de v. Eichendorff, sert d'exemple pour illustrer cette approche. En conclusion, l'herméneutique, appliquée à l'analyse littéraire, offre un outil précieux pour la compréhension mutuelle et le rapprochement des cultures.

Mots clés : Herméneutique – Compréhension de soi- Littérature traduite – connaissance régionale - Mentalité - Texte

Abstract :

This article examines the role of hermeneutics in constructing a deep intercultural understanding. The study warns against the limitations of regional knowledge, which only captures part of a nation's identity. To grasp the essence of a culture, it is necessary to immerse oneself in its literature, which reflects its modes of thought, feelings, and intellectual and emotional content. The analysis of contemporary literature from North Africa, inspired

by the poetry of v. Eichendorff, serves as an example to illustrate this approach. In conclusion, hermeneutics, applied to literary analysis, offers a valuable tool for mutual understanding and the bringing together of cultures.

Keywords: Hermeneutics - Self-understanding - Translated literature - Regional knowledge - Mentality – Text

Pour citer cet article :

HUSSON, Daniel ,(2024), La littérature arabe traduite comme un reflet des mentalités étrangères : le défi de la réception de la littérature étrangère-culturelle, *Contextes Didactiques, Linguistiques et Culturels* [En ligne], 2(1), 75-90. Disponible sur le lien : <https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/928>

Pour citer le numéro :

OCHI, Khaled et LEGROS, Denis, (2024), Numéro –Thématique « *Traduction et Multiculturalisme* », *Contextes Didactiques, Linguistiques et Culturels* [En ligne], 2(1), 320p. Disponible sur le lien : <https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/928>



Introduction

Cet article porte sur la structure de la compréhension herméneutique afin de garantir, au sein des traditions culturelles, une compréhension de soi orientée vers l'action des individus et des groupes, ainsi qu'une compréhension étrangère réciproque d'autres individus et groupes à travers des textes littéraires traduits. Cette étude permet de constater que la connaissance régionale, c'est-à-dire la connaissance des particularités historiques, politiques, économiques et culturelles d'un peuple, ne peut pas exprimer le « corps spirituel de l'histoire intérieure d'une nation ». Pour atteindre cet objectif, c'est-à-dire rendre la mentalité d'une culture étrangère reconnaissable, dans le sens de la poésie de v. Eichendorff, dans notre cas, la littérature d'un peuple où les modes de pensée et les sentiments, le contenu intellectuel et le contenu émotionnel sont figés dans la littérature contemporaine d'Afrique du Nord. Pour fournir une telle orientation. En même temps, cela ouvre la voie à certains déficits du destinataire, qui doivent être compensés si l'on ne veut pas rester à la surface de la culture étrangère.

Dans les pays orientaux, cela inclut la connaissance nécessaire des bases de l'islam et la connaissance des mythes et des rites, qui sont devenus le langage des contes de fées en particulier, car le religieux et le folklorique, ainsi que la superstition, sont les forces qui motivent la vie quotidienne des peuples orientaux, qui déterminent leur motivation à vivre. De telles forces actives imprègnent toujours la littérature des peuples. Cependant, la littérature contemporaine d'Afrique du Nord n'est pas seulement une littérature d'expression de soi par ses auteurs, une tentative de se retrouver spirituellement chez soi, mais elle est aussi une fenêtre sur la littérature au sens de Karl Dedecius, dont le principal destinataire n'est pas seulement le lecteur local mais surtout les étrangers, les Européens, les Français ou les Espagnols, qui ont souvent même fourni aux auteurs la langue dans laquelle beaucoup des auteurs nord-africains vivent également. Ainsi, ils produisent leur littérature non seulement en tenant compte de leurs propres souvenirs et expériences avec leur patrie, mais aussi en tenant compte du pays étranger dans lequel ils vivent.

Cela peut avoir pour conséquence que la représentation de la mentalité nord-africaine par les auteurs qui sont à l'étranger soit parfois peut-être exagérément pédagogique et soumise à une intention qui sert davantage à réaliser sa propre conscience d'auteur qu'à faire le point sur la réalité. À cet égard, ce ne sont pas seulement la pensée et le sentiment, la mentalité des peuples nord-africains qui sont visibles dans les textes utilisés, mais aussi l'état de conscience des auteurs eux-mêmes, qui visent tous une idée utopique grâce à laquelle on devrait se sortir de la misère de la réalité. Cet objectif utopique, qui est latent dans tous les romans, s'appelle la liberté et la dignité.

1. État des lieux

Dietrich Krusche a un jour constaté que le médium le mieux préparé pour les étrangers réels (...) sont les textes littéraires, car ils offrent une expérience concrète de l'étranger réel, on pourrait dire : offerte comme une expérience dans sa propre imagination. C'est pourquoi j'ai toujours pris avec moi, pour mes séjours en tant que professeur invité et pour mes conférences en Égypte, en Tunisie, en Algérie et au Maroc, la littérature contemporaine de ces pays en traduction allemande ou française, car c'est précisément dans la littérature contemporaine de ces peuples que tout ce qui les anime, tout ce qui est au cœur de leur discours social, est exprimé. L'écrivain égyptien Naguib Mahfouz, lauréat du prix Nobel de littérature en 1988, a déclaré dans une interview : « La littérature est la langue de l'humanité »; et il voulait dire : « Lire suffit largement pour comprendre une culture ». La littérature est ici considérée comme une clé pour les cultures étrangères. Selon la devise de Jean-Paul, « lire des livres, c'est voyager dans des mondes lointains, depuis les pièces jusqu'aux étoiles », j'ai lu de la littérature contemporaine nord-africaine. Pour cette contribution, je me limite à deux exemples d'Égypte et d'Algérie. J'ai lu ces textes avec les yeux du didacticien de la littérature », dont l'objectif est d'éclairer, selon l'herméneutique philosophique de Hans-Georg Gadamer, les conditions dans lesquelles la compréhension se produit ; d'autre part, de concevoir l'herméneutique comme « une forme de vie vécue », comme « une forme d'auto-clarification » du sujet agissant dans les contextes de la pratique de

vie et de la pratique de connaissance (science), qui est confronté à lui-même de cette manière et peut également développer une autocritique potentielle. Ces deux formes d'herméneutique renvoient à l'historicité de la société et du sujet. Elles constituent ainsi la verticalité de l'axiome élaboré par Jürgen Habermas en tant que structure de la compréhension herméneutique, visant à « garantir, au sein des traditions culturelles, une compréhension de soi orientée vers l'action des individus et des groupes, ainsi qu'une compréhension étrangère réciproque d'autres individus et groupes », et à éviter une rupture de communication entre ces groupes « à la fois dans la verticalité de l'histoire individuelle et de la tradition collective » à laquelle on appartient, ainsi que dans l'horizontalité de la médiation entre les traditions de différents individus, groupes et cultures. Alors que le didacticien de la littérature Rolf Geissler avait encore formulé la verticalité de cet axiome sur la base de l'historicité de la compréhension développée par Hans-Georg Gadamer, en indiquant qu'un texte grandit par ses interprétations historiques, je voudrais didactiser l'horizontalité habermassienne en indiquant qu'un texte gagne également en significations par ses réceptions interculturelles. Ainsi, lorsque j'interprète la littérature contemporaine étrangère sur la base de traductions, cela peut être aussi enrichissant pour ces littératures que lorsque les germanistes étrangers enrichissent les littératures germanophones par leurs interprétations, du point de vue de leur enculturation.

L'axiomatique habermassienne met en lumière les problèmes de perception lors de la réception de littératures étrangères de manière plus aiguë. Si l'histoire de vie individuelle et la tradition collective sont considérées comme l'axe vertical du familier et du connu, l'horizontalité recèle un potentiel de dangers qui se manifestent particulièrement lorsque, de l'axe vertical sécurisé, des antennes sont déployées sur l'horizontalité en vue d'approcher l'inconnu du connu dans le contexte des cultures étrangères.

Parmi ces risques, il convient de noter que lors de la fusion supposée des horizons, celui de la littérature contemporaine nord-africaine et celui du récepteur allemand, le texte disponible n'est pas seulement influencé par la structure de connaissance préexistante du récepteur, mais également par des jugements émotionnels. J'ai toujours été exposé au danger d'assimiler les

textes des auteurs nord-africains, les considérant comme une annexion de l'étranger.

Ceci est principalement dû au contenu des textes et à la réalité qu'ils dépeignent. Hans-Georg Gadamer souligne ce risque en notant que "la préservation du vivant se fait de manière à inclure en lui-même ce qui est autre que lui-même. Tout organisme vivant se nourrit de ce qui lui est étranger. L'assimilation est un fait fondamental de la vie. Cette distinction est simultanément une non-distinction. L'étranger est approprié, mais cette appropriation a un caractère d'annexion qui peut être atténué en restant ouvert et respectueux envers l'étranger.

Le sujet de la réception, le lecteur, agit en fonction de ses intérêts, et l'intérêt herméneutique et didactique de la littérature vise à développer une compréhension du monde à partir de l'expérience de lecture et de la pratique de vie, pouvant influencer son comportement social. Ainsi, l'accès à la compréhension réside d'abord dans la compréhension de l'objet, dans le contenu de ce qui est dit, et non, comme en herméneutique littéraire, dans l'expérience esthétique d'une œuvre d'art. Du point de vue du didacticien de la littérature, pour qui la littérature a une fonction sociale et permet de "penser en agissant", tout en ne renonçant pas aux émotions, il est légitime de lire la littérature contemporaine nord-africaine comme un champ d'expérience également pour la connaissance du pays. La dimension pratique de la lecture dans le champ d'expérience de la connaissance du pays, dans sa limitation à l'expérience empirique et au contenu, en particulier lorsque les textes ne sont pas lus dans la langue du pays, comporte le risque que « les contenus des textes soient traités comme les contenus de la réalité empirique ».

Swantje Ehlers a exposé les dangers d'une telle approche du point de vue de l'apprenant en allemand qui cherche à obtenir des informations sur le pays à partir de la littérature allemande. Cependant, lorsque l'on dépasse cette factualité pour aborder le domaine de l'histoire des mentalités, ces dangers sont atténués, car les informations sur le pays sont alors considérées dans leur fonctionnalité pour l'illumination des mentalités. Ma thèse vise donc à faire de la littérature contemporaine étrangère un outil pour comprendre les cultures étrangères au-delà de la simple connaissance du pays, et à étendre

La littérature arabe traduite comme un reflet des mentalités étrangères : le défi de la réception de la littérature étrangère-culturelle

la connaissance du pays à une étude des mentalités. La connaissance du pays comprend l'étude de l'histoire, de la situation politique et économique, ainsi que des particularités culturelles d'un peuple.

Lorsque je lis dans les romans et nouvelles d'écrivains islamiques nord-africains que la pauvreté, le chômage, la faim et la lutte impitoyable pour la survie déterminent l'existence de la plupart des gens du Nil à Fès, d'Égypte au Maroc, cela relève de la connaissance du pays. Cependant, lorsque dans ce constat empirique émergent des formations de pensée et de sentiment, lorsque, pour ainsi dire, en conséquence de cette situation, la pensée et le sentiment de la pauvreté, de la faim et de la quête du bonheur sont également déterminés, nous sommes confrontés au domaine de la mentalité et de son histoire. L'histoire des mentalités se définit comme "l'ensemble des manières et des contenus de pensée et de sentiment qui sont caractéristiques pour un collectif à une époque donnée. La mentalité se manifeste dans les actions". Contrairement à l'histoire culturelle, qui vise à "représenter les réalisations architecturales, musicales, littéraires... d'une époque dans leur ensemble, la mentalité cherche plutôt à tirer au clair les concepts mentaux sous-jacents à ces réalisations".

Cependant, les principes de traduction, tels que l'exactitude et l'équivalence sémantique, permettent d'identifier les différentes réalités économiques, géographiques, historiques et les schémas de comportement, les "motivations pratiques à l'action, comme les a appelés Max Weber. Ce dernier déduit ces motivations pratiques de l'action des contextes psychologiques et pragmatiques des religions, soulignant que "aucune éthique économique... n'a jamais été déterminée uniquement par la religion" et que "la détermination religieuse de la conduite de vie" n'est qu'un des déterminants de l'éthique économique, aux côtés des réalités économiques et géographiques, ainsi que d'autres attitudes individuelles envers le monde, conditionnées par des « moments intérieurs ».

Pour Weber, tout cela forme la motivation de vie de l'individu. Cette motivation de vie est à la base de l'émergence des mentalités. Elle se manifeste dans l'esprit de la langue d'un peuple et, bien qu'elle ne soit pas entièrement perceptible dans la littérature traduite, elle est néanmoins perceptible aux endroits où les sources de l'étrangeté apparaissent.

La littérature contemporaine nord-africaine est ainsi considérée comme un moyen de comprendre l'étranger. Comme l'a affirmé Albert Memmi, « La meilleure manière de comprendre l'Afrique du Nord, j'en suis convaincu, c'est de lire ses écrivains ». L'interprétation d'un texte de la collection de contes *La Mosquée dans la rue* du lauréat du prix Nobel de littérature égyptien Naguib Mahfouz, en ce qui concerne ses fondements islamiques, est à la base des développements suivants. Ensuite, je passe de cet exemple de littérature égyptienne à un exemple de littérature algérienne, celui d'Assia Djebar, qui a reçu le prix de la paix du Syndicat de l'édition allemande l'année dernière. Je me penche sur les problèmes de perception des motivations religieuses étrangères à travers l'exemple d'une courte histoire de l'auteur égyptien Naguib Mahfouz. En prenant comme exemple la nouvelle *Le Monde d'Allah* de Naguib Mahfouz, j'essaie de mettre en lumière la motivation religieuse omniprésente de l'islam, pour montrer à quel point le religieux imprègne la représentation littéraire et comment la littérature révèle la mentalité des musulmans.

Naguib Mahfouz, l'un des plus grands auteurs du monde arabe, a publié, en plus de ses vingt romans, dans lesquels il apparaît comme une sorte d'historien de la société égyptienne et qui peuvent être considérés comme les points culminants de son œuvre littéraire, onze recueils de nouvelles. Ses nouvelles présentent « son sentiment de vie et sa vision du monde avec une ouverture admirable ». Dans ses nouvelles, Mahfouz aborde deux thèmes.

Le premier thème est de nature sociale, le second aborde les questions fondamentales de l'existence humaine. En 1973, Mahfouz déclarait : « La politique, la doctrine religieuse et les relations entre les sexes ont été les pivots de mon œuvre ». Lors de la remise du prix Nobel de littérature, il affirmait être « le fils de deux civilisations... L'une est l'ère des pharaons vieille de quelque 7000 ans, et l'autre est la civilisation islamique ». Il reconnaissait ainsi que la politique est l'élément le plus crucial parmi ces trois domaines. Cette tendance, perceptible dans plusieurs de ses œuvres tardives, accorde davantage d'importance au religieux, voire à l'irrationnel, pour donner un sens à la vie. Par exemple, dans son roman *La Lutte du peuple* (1977), il abandonne l'idée que la raison et la science sont des moyens d'espérer la justice dans la réalité sociale concrète, et il s'oriente

plutôt vers une conception de l'unité de l'univers, aspirant à s'y fondre pour trouver la justice dans ce monde.

Ce retour au religieux marque le retour de Naguib Mahfouz à ses racines islamiques. Comme il est bien connu, le religieux est le facteur de motivation le moins modifiable de la vie, car il a, pour ainsi dire, établi le premier programme de la « disque dure » de notre conscience dans toutes les cultures. Ainsi, la connaissance des modèles religieux d'interprétation du monde est une condition sine qua non pour approcher les cultures étrangères.

L'histoire intitulée *La Monde d'Allah* met en lumière la structure religieuse fondamentale de la pensée et donc la mentalité de son auteur. Naguib Mahfouz raconte l'histoire d'Ibrahim, un employé de bureau de 55 ans, qui « a commencé à travailler comme ouvrier au ministère à l'âge de dix ans », puis est devenu messager avec un salaire de six livres par mois, et maintenant il collecte et distribue également les salaires des employés de bureau au guichet de paiement. Ibrahim est censé collecter à nouveau les salaires, mais disparaît avec l'argent. Il part en vacances d'avril à juin à Abukir, la station balnéaire à l'est d'Alexandrie, avec une jeune vendeuse de billets de loterie négligée, rencontrée dans un café.

« Il n'avait jamais vu la mer auparavant, et toute sa vie il n'avait même pas franchi les portes du Caire »... « Il avait l'impression d'avoir échappé à tous les soucis, de flotter dans un rêve et de savourer les tendres gestes d'amour qui résonnaient en lui » (p. 37). Finalement, lorsque sa bien-aimée le trahit, il la renvoie avec la plupart de l'argent et se rend à Alexandrie pour prier à la mosquée Abbu-l-Abbas. En sortant de la mosquée, il est reconnu par la police et arrêté.

Pour un lecteur européen, il est toujours surprenant de voir des personnes agir ou commettre un crime en Orient sans penser à leur avenir. Pour Oncle Ibrahim, tout est indifférent, il veut seulement ressentir une fois dans sa vie un bonheur paradisiaque. La maxime occidentale formulée par Heinrich Mann : « Ce que nous avons fait, nous l'avons voulu, et ce que nous faisons, nous en serons responsables dans l'avenir », n'a pas de sens pour Oncle Ibrahim. Le fait que sa vie, qui aux yeux des Européens se déroule déjà de

manière misérable, interrompue seulement de temps en temps par une escapade dans un rêve de haschisch (p. 35), n'ait désormais plus aucune chance d'amélioration ne semble pas du tout le déranger. Il a connu un instant de bonheur, et maintenant, il se moque de savoir s'il devra rendre des comptes à Dieu plus tôt ou plus tard.

La perception d'un comportement culturellement étranger peut s'expliquer par des références religieuses spécifiques, telles que celles présentes dans le Coran. À l'exception de l'apostasie, tous les péchés humains sont considérés comme pardonnable pour les croyants. Selon le Coran, les croyants qui ont été mauvais dans leur vie sont d'abord condamnés à l'enfer pour une période déterminée, mais ils seront finalement conduits au paradis grâce à leur foi et à l'intercession du Prophète Muhammad. Malgré l'importance d'une conduite positive dans la vie quotidienne, le musulman reste assuré que sa foi le guidera vers le droit chemin, même en cas de mauvaise action.

Cette certitude de la rédemption finale peut amener les croyants à accepter toute forme de punition terrestre, même si elle semble injuste, dans l'espoir de goûter au paradis. La foi chez les sunnites demeure ainsi un socle inébranlable, assurant que Dieu guide ceux qui se soumettent à lui. Dans cette optique, la foi en Dieu guide les actions de l'homme, le conduisant à considérer que tout ce qui lui arrive est dicté par la volonté divine. Cette conviction de la juste rétribution divine permet au croyant de jouir de son bonheur sans remords, même dans les moments difficiles.

Il est également remarquable que, selon le lecteur européen, Ibrahim interroge Dieu de manière étrange à la mosquée Abbu-l-Abbas et justifie ses actes en affirmant qu'il agit selon la volonté divine. Cette approche de la foi, qui transcende le bien et le mal perçus dans les actions terrestres, peut sembler étrange à un observateur occidental, mais elle illustre la profondeur de la croyance en Dieu et en Sa miséricorde dans la tradition musulmane.

La familiarité avec le récit « Le Monde d'Allah » est indispensable au lecteur européen pour appréhender le comportement d'Ibrahim. Sans une connaissance du Coran, il est impossible de saisir pourquoi le protagoniste ne manifeste aucun remords pour son acte criminel et blâme Dieu de l'avoir égaré. Il est écrit : « Celui que Dieu égare, nul ne peut le guider. Il les laisse errer dans leur rébellion, sans qu'ils puissent trouver de voie » (7.186).

Ainsi, la compréhension de la motivation religieuse islamique permet de saisir l'altérité, même si un Européen, en raison de sa propre enculturation, ne peut l'accepter.

2. La littérature algérienne

Dans la quête d'une éducation littéraire étrangère, l'âge des œuvres importe peu ; ce qui compte, c'est leur excellence, et notre désir de les assimiler, malgré les distances temporelles et les différences culturelles. Mes voyages en Égypte, en Tunisie et au Maroc ont été enrichis par des séjours réguliers en Algérie, où j'ai cherché à comprendre la mentalité, le comportement, la pensée et les sentiments de mes hôtes à travers la littérature algérienne contemporaine, notamment celle d'Assia Djébar, lauréate du Prix de la paix du livre allemand en 2000.

Dans mes lectures, j'ai exploré « Tatort Algerien », un ouvrage édité par Donata Kinzelbach, dédié au journaliste et écrivain Tahar Djaout, assassiné par des fondamentalistes. Cet ouvrage, qui rassemble les contributions d'auteurs algériens et d'observateurs occidentaux, tente de comprendre les raisons de la violence en Algérie. Les journaux rapportent souvent des massacres en Algérie, qui semblent incompréhensibles. Les récits historiques, les rapports d'information et les essais tentent d'expliquer ces événements selon leur logique, mais cela ne suffit pas à révéler l'âme de la nation, la mentalité qui sous-tend ces actes. La littérature, à mon sens, offre une perspective plus éclairante sur la mentalité algérienne, au-delà de l'aspect purement historique.

Assia Djébar, figure majeure de la littérature algérienne, a débuté en 1957 avec son roman « La Soif » pendant ses études à Paris. Depuis l'assassinat du président Boudiaf en 1992, elle vit en exil en France et aux États-Unis, où elle est professeure d'études francophones à l'Université d'État de Louisiane. En 1980, elle a publié un recueil de nouvelles intitulé "Les Femmes d'Alger", en référence au tableau de Delacroix.

Ce titre reste emblématique de toute l'œuvre d'Assia Djébar. Elle donne la parole aux femmes, qui refusent d'être de simples objets de désir masculin. Elles ont ôté leur voile et ont pris leur destin en main, non seulement pour

elles-mêmes, mais pour la société dans son ensemble, pour la liberté, l'État de droit et la démocratie.

Assia Djébar ne donne pas seulement la parole aux femmes, mais à tous ceux qui ont été privés de leur identité et de leur langue, notamment les Berbères menacés dans leur autonomie culturelle. Dans le dernier tome de sa tétralogie, "L'Algérie blanche", elle rend hommage à ses amis assassinés, prêtant ainsi sa voix à tous ceux qui, selon Albert Camus, ont été opprimés, effrayés et assassinés, emportant avec eux leurs espoirs.

Albert Camus, l'Algérien, a déclaré le 22 janvier 1956, alors sous le joug colonial français à Alger : « Si j'avais le pouvoir de donner une voix à la solitude et à la peur de chacun d'entre nous, je m'adresserais à vous avec cette voix ». Assia Djébar, dans son livre, souhaite « faire défiler une procession... la procession des écrivains algériens depuis plus d'une génération, sous l'emprise de leur mort imminente - que ce soit par accident, maladie ou, comme dans les cas récents, par meurtre ». Elle désigne les coupables : les hommes dans leur haine envers les femmes, les fondamentalistes dans leur fanatisme et surtout tous ces terroristes qui, autrefois victimes de torture, sont devenus les bourreaux d'aujourd'hui.

Je ne souhaite pas interpréter ici le récit d'Assia Djébar, « L'Algérie blanche », mais simplement souligner à travers ce livre comment la littérature se distingue des informations factuelles. L'auteure de cette analyse sur la perpétuelle oscillation entre éclaircissement et inquisition, en tant que continuité effroyable de l'histoire de l'Algérie, exprime dans sa préface à « L'Algérie blanche » : « Ma propre préoccupation est de dépeindre fidèlement, et je n'ai pas pu m'empêcher de penser qu'ici de nouveaux rituels apparaissent » : à peine un écrivain est-il décédé que, bien avant que ses textes ne soient relus, « les visages de l'Algérie se croisent en cercle autour du cadavre à peine enterré ». Avec les visages de l'Algérie, quelque chose de plus profond que la simple représentation factuelle des informations politiques devient perceptible.

Le premier ministre de la Reconstruction de l'Algérie après l'indépendance, Boumendjel, a un jour déclaré à propos de l'identité algérienne : « L'Algérie appartient géographiquement à l'Afrique, sa civilisation est française, son

La littérature arabe traduite comme un reflet des mentalités étrangères : le défi de la réception de la littérature étrangère-culturelle

âme est arabe ». Cette déclaration porte en elle le potentiel de conflit qui déchire encore aujourd'hui le pays.

L'écrivain Rachid Mimouni décrit dans son roman « La Malédiction » comment un militant du FLN algérien, pendant la lutte pour l'indépendance, à Cairo, au centre du monde arabe, cherche à promouvoir l'Algérie et est surpris de constater un manque d'intérêt flagrant pour l'Algérie : « Ces personnes ne savaient presque rien du pays lui-même, et la plupart d'entre elles refusaient de le considérer comme faisant partie du monde arabe, le considérant plutôt comme une province française ».

Ce refus de reconnaissance de l'Algérie par les nations arabes voisines a certainement contribué à ce que les Algériens, en ce qui concerne la cause arabe et islamique, se comportent toujours comme s'ils en faisaient 150%.

Assia Djébar écrit en français. Elle a appris à écrire dans la langue des anciens oppresseurs, une langue étrangère pour elle, différente de sa langue maternelle et de ses émotions. Elle perçoit le français comme une langue neutre et impersonnelle, particulièrement adaptée à la communication avec les hommes. Dans son livre, elle dit : « Quand nous discutons en arabe, nous devenons, de manière exagérée, des personnes différentes, moi la fille de la bourgeoisie d'autrefois, et lui le paysan dur et grossier !... Non, nous ne semblons différents que lorsque soudainement, dans les différences de la langue maternelle, les anciennes relations de pouvoir devenaient visibles ». La langue peut contenir ou révéler des anciennes relations. Elle porte le poids de traditions rétrogrades, mais constitue également un obstacle sur le chemin de la liberté et de la démocratisation pour Assia Djébar. La littérature, en tant que forme de langage la plus complexe, permet aux anciennes relations, à l'intérieur du monde extérieur, de ressortir et, dans le discours actuel d'une société qu'elle reflète, elle peut clarifier les couches mentales plus profondes qui sont impliquées dans ce processus de décision, contribuant ainsi à une meilleure compréhension des étrangers.

Conclusion

En synthèse, il est observé que les connaissances en matière de civilisation, englobant les aspects historiques, politiques, économiques et culturels d'une nation, ne sauraient refléter l'essence intime de l'histoire nationale. Pour

parvenir à cette compréhension, à rendre manifeste la mentalité d'une culture étrangère, la poésie est nécessaire, selon la perspective d'Eichendorff. Dans notre contexte, la littérature d'un peuple, où les pensées, les sentiments, les concepts et les sensations se cristallisent en langage, est capable d'offrir une telle exposition. Elle élargit également la vision en mettant en lumière certaines lacunes chez le récepteur, dont la résolution est indispensable pour éviter de rester en surface de la culture étrangère. Cela inclut, dans les pays orientaux, la connaissance des fondements de l'islam et des mythes et rites exprimés notamment à travers les contes, car la religion et la superstition sont les forces qui motivent la vie quotidienne des peuples orientaux. Ces forces aromatisent toujours la littérature des peuples.

La littérature contemporaine nord-africaine n'est pas seulement une expression personnelle de ses auteurs, une tentative de s'enraciner intellectuellement, mais aussi une littérature vitrine selon Karl Dedecius, dont le principal destinataire n'est pas seulement le lecteur local, étant donné que plus de la moitié des hommes et plus de quatre cinquièmes des femmes en Afrique du Nord sont analphabètes, mais surtout l'étranger, l'Européen, le Français ou l'Espagnol, qui souvent même fournissent aux auteurs la langue et dans l'espace linguistique desquels vivent de nombreux auteurs nord-africains. Ils produisent donc leur littérature en plus de leur propre mémoire et expérience de la patrie toujours aussi en regard de l'étranger dans lequel ils vivent.

Cela peut avoir pour conséquence que la représentation de la mentalité nord-africaine par les auteurs vivant à l'étranger est parfois peut-être pédagogiquement exagérée et répond à une intention qui sert davantage à la réalisation de leur propre conscience d'auteur qu'à la balance de la réalité. En ce sens, non seulement dans les textes utilisés la pensée et le sentiment, la mentalité des peuples nord-africains sont visibles, mais aussi la situation de conscience des auteurs eux-mêmes, qui visent tous une utopie, avec l'aide de laquelle ils veulent sortir de la misère de la réalité. Ce point de vue utopique, qui est latent dans tous les romans, s'appelle liberté et dignité. Dans le roman de l'auteur marocain Tahar Ben Jelloun, « L'écrivain public », le narrateur déclare : « Je ne rêve que de ce qui me manque ». Ce qui lui manque, c'est la patrie, donc l'exilé rêve de « la terre natale et du

La littérature arabe traduite comme un reflet des mentalités étrangères : le défi de la réception de la littérature étrangère-culturelle

retour ». Et dans son roman, « La prière de l'absent », la grand-mère Lalla Malika formule : « La liberté, c'est surtout la dignité. Pour atteindre cette forme essentielle de liberté, nous devons nous libérer de la morale de l'égoïsme et de l'égoïsme ».

La lecture de la littérature nord-africaine, en particulier des œuvres de Naguib Mahfouz et d'Assia Djebar, révèle la richesse des espaces linguistiques et culturels étrangers, même dans leur forme traduite. Ces textes étrangers mettent en lumière des lacunes appellatives, des points sources de l'étrangeté, qui résistent à une interprétation facilement assimilable à des significations culturelles familières. Comme le soulignait déjà Goethe en 1786 dans une lettre à Herder, « l'étranger possède une vie propre, que nous ne pouvons-nous approprier, même si elle nous séduit en tant qu'invités ».

Cette étrangeté demeure, en d'autres termes, intrinsèquement étrangère. « Cette familiarité, nécessaire à la compréhension, ne peut être atteinte, car les formes de vie se définissent toujours par des distinctions et non par des assimilations ». Ainsi, une compréhension sans préjugés de l'étranger demeure hors de portée, car « la structure des préjugés qui sous-tend la compréhension est fondamentalement irréductible ». Chaque individu reste limité par les traditions culturelles, la langue et les contextes pratiques propres. Qu'est-ce qui pousse alors le lecteur à s'engager dans les aventures de textes étrangers malgré ces limites de compréhension ? Une réponse réside dans la nature même de la littérature, qui transcende les frontières. Partout dans le monde, elle révèle la condition humaine au-delà des contingences spatiales et temporelles, exprimant ainsi l'existence personnelle.

Cette implication existentielle personnelle incite le lecteur à partager les risques fictionnels des textes, à remettre en question ses propres certitudes, « pour adopter d'autres modes de pensée et de comportement, qui ne sont pas nécessairement édifiants ».

Bibliographie consultée

Asholt, W., Calle-Gruber, M., & Combe, D. (Eds.). (2010). *Assia Djébar: littérature et transmission*. Presses Sorbonne nouvelle.

Gadamer, H. G. (1999). *Herméneutique et philosophie*. Editions Beauchesne.

Gharbi, F. A. (2010). L'intermédialité littéraire dans quelques récits d'Assia Djébar.

Hassan, W. S. (1996). " La littérature mondiale" et l'enseignement de Naguib Mahfouz aux Etats Unis. *Peuples mediterraneens*, (77), 113-129.

Koroghli, A. (1989). Naguib Mahfouz, un témoin de son époque. *Europe*, 67(717), 181.

Kraenker, S. (2009). Des écrivains à l'identité hybride, représentants d'une littérature-monde d'aujourd'hui et de demain: Karin Bernfeld, Nina Bouraoui, Assia Djébar, Amin Maalouf, Wajdi Mouawad. *Synergies. Pays riverains de la Baltique*, 6, 219-227.

Memmi, A. (1957). Portrait du colonisé. *Esprit (1940-)*, (250 (5), 790-810.

Minkowski, A. W. (1994). Littérature égyptienne Littérature égyptienne contemporaine. *Europe*, 72(786), 119. Mortimer, M. (1988). Entretien avec Assia Djébar, écrivain algérien. *Research in African Literatures*, 197-205.

Weber, M., & Weber-Schäfer, M. (1984). *Max Weber: ein lebensbild*. Mohr Siebeck.